

Scansion

« Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire » – la scansion, un acte poétique

Filed under: Art et psychanalyse,français — Gomboc Artur @ 11:14

NUIT RHÉNANE

Guillaume Apollinaire

Mon verre est plein d'un vin trembleur comme une flamme
Écoutez la chanson lente d'un batelier
Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes
Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds
Debout chantez plus haut en dansant une ronde
Que je n'entende plus le chant du batelier
Et mettez près de moi toutes les filles blondes
Au regard immobile aux nattes repliées
Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent
Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter
La voix chante toujours à en râle-mourir
Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été
Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire

Divulgateion pudique

Ce poème d'Apollinaire repose sur une métaphore qui se file le long du texte et qui s'étend à la façon d'une tâche de vin comme par contamination. Le « verre » duquel l'auteur s'enivre « plein d'un vin trembleur » pourrait être le fleuve calme qui de nuit prend couleur sombre de liqueur. L'esprit de ce vin s'incarne dans une voix, celle du batelier et son chant est celui de la « Nuit rhénane », « chanson lente » comme l'est le cours de l'eau.

Le Rhin raconte alors sept femmes aux cheveux verts tandis que les sarments des vignes se reflètent dans son eau et l'enivre, le fleuve, le batelier et le poète. Le chant est l'écran de l'eau où se réfléchit l'alcool du raisin vert. A la manière d'un tableau du symbolisme que chanterait l'homme sur la barque, les filles blondes aux nattes repliées poussent peut-être non loin – champ de blé – au voisinage des vignes. La chanson lente envahit tout, ou plutôt tout l'envahit. Le verre est plein et les images la débordent, comme par effet de capillarité : les sept femmes que le batelier raconte, à leur tour sont priées de chanter, et d'excéder le chant du batelier. Fées végétales qui habitent les tresses de raisins, ces hamadryades « incantent l'été ». C'est dire si leur chant remplit la coupe de cette nuit rhénane ! – jusqu'au temps des vendanges, quand d'avoir été tant enchanté, l'été se décantera en son automne.

Mais le chant passe comme le bateau a passé, et il s'abîme dans l'obscurité silencieuse sans pourtant cesser : un râle résiste à se laisser taire par la nuit et le temps qui passe – c'est dans les cours d'eau que s'écoule le Temps !

Le poème est lui aussi débordé par son contenu. Le « vers est plein » tout au long des trois quatrains, réguliers et qui jouent sur des rimes embrassées, ou peut-être tressées à la manière de nattes de blé. Rompue la progression lente du chant des chants : le quatrième quatrain n'en est pas un. La versification s'est brisée à l'image de la plainte du batelier au loin : il est «

comme un éclat de rire » qui coupa la chanson, le texte et l'ivresse du Poète. Cette scansion finale du dernier vers semble porter en elle toute l'efficacité poétique de la pièce. Le plaisir du texte s'y peut établir tout entier.

Dernier verre : celui qu'on accorde parfois au condamné à mort ; que son amertume trouve meilleur vin.

Où le lacanien trouvera quelque intérêt à poursuivre la lecture :

On connaît la pratique de scansion de la séance d'analyse telle que Lacan nous l'a apprise. Apollinaire, en ces lignes, montre que cette pratique est liée à la fonction poétique du langage. Trois quatrains s'enchaînent dans un processus de jouissance du phantasme que dispose l'artiste. Soudain, le rythme est brisé, et c'est *déjà fini*. Ce n'est qu'une fois dit le dernier vers que l'effet de castration symbolique prend force. Dans le temps du *déjà achevé*, le lecteur se trouve dans une sidération poétique d'après-coup ; après le poème et non plus pendant le « plaisir du texte ». Ce dernier vers s'offre comme clé de lecture : tiré de sa rêverie, le buveur revient à sa boisson. Mais sans doute y revient-il transformé. Sa versification éthylique (ou sa vinification poétique) est l'expérience d'un voyage étrange (*Unheimlich* freudien). La première jouissance du texte (jouissance mortifère où l'univers se déborde et se rapproche d'une unité qui laisserait peu de place au sujet – tout au plus un « rôle »), par l'effet de la brisure éclatante du rire qui scande, se mut en *jouis-sens*. Alors cette scansion n'est pas une ponctuation finale, mais plutôt un de ces *da capo* que les compositeurs écrivent au bas de leurs partitions pour que l'interprète reprenne l'exécution depuis le début. Non pas à l'identique, mais sous le jour nouveau de l'interprétation et du *déjà vu*, du *déjà dit* et du *déjà entendu*. C'est alors à une pratique du « lire aux éclats » (pour reprendre le titre du livre de Marc-Alain Ouaknine) que nous sommes invités.

La séance chez le psychanalyste ne relève-t-elle pas d'une poétique semblable ? Lorsque l'analyste interrompt la rencontre clinique, tout ce qui s'est dit avant se trouve comme réordonné par la fin telle qu'elle a été *anticipée* par lui. C'est par le moyen de la cesure que jaillissent les effets de sens.

Arthur Mary